

# Comment former des hommes normaux? [fin]

Autor(en): **Richard, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse**

Band (Jahr): **26 (1953-1954)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-851020>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

eine eigene, von derjenigen des Vaters abweichende Meinung zu bilden, geschweige denn, eine solche offen zu vertreten und bietet äußerlich ganz das Bild eines überfolgsamen Sohnes. Im Zusammenhang damit hat er auch einen sehr geringen Grad von persönlicher Selbständigkeit und Reife erreicht.

Eine der Funktionen, die sein Versagen bei Prüfungen zu erfüllen hat, ist, gegen den Vater zu rebellieren, dessen Ehrgeiz, das weiß der Sohn ja, durch ein solches, unvorstellbares Unglück auf's empfindlichste getroffen wird. Eine zweite besteht darin, daß er den Vater damit auf die Probe stellt und sehen will, ob ihn dieser wohl nur liebt, wenn er Erfolg hat. Ein dritter Zugang zum Verständnis seines Leidens eröffnet sich dadurch, daß klar wird, daß er den Vater für seine Strenge und dafür bestrafen will, daß dieser ihn nie gegen sich (den Vater) aufkommen und eigene Wege gehen ließ.

Es ist, als wollte er ihm mit seinem Versagen zeigen: «Sieh, so sehr unterdrückst du mich, daß ich, auch auf dem Wege zur äußeren Selbständigkeit, versagen muß.»

Ueber die Ursachen und Gründe der Examensneurosen ließe sich ein Buch schreiben. Eines ist sicher: Die Psychologie und vor allem der tiefenpsychologisch arbeitende Psychologe ist in der Lage, ein solches Leiden zu heilen. Was uns aber heute noch fehlt, ist eine sorgfältige, psychodiagnostische und anamnestische Untersuchung an einer großen Anzahl von Examensversagern. Eine solche wäre imstande, die solide Grundlage für die erfolgreiche Psychohygiene und Prophylaxe, für erfolgreiches Vorbeugen statt Heilen zu bilden. Dies ist die nächste und außerordentlich dringliche Aufgabe der psychologischen Forschung auf diesem Gebiet.

## Comment former des hommes normaux?\*

Par le Dr G. Richard, Neuchâtel

Fin

Ayant fait ces constatations sur l'importance de la petite enfance au point de vue de la sécurité affective et du caractère futur, il nous faut revenir à d'autres situations nodales, que nous avons mentionnées il y a un moment, où notre attitude pédagogique est particulièrement déterminante.

L'apprentissage de la propreté est la première occasion où se produit un véritable conflit de volonté entre l'enfant et ses parents: les parents voudraient lui imposer un rythme pour l'évacuation de ses selles (après celui qui concerne l'urine); et l'enfant, lui, voudrait disposer de son corps (ici de sa fonction évacuatrice) comme et quand bon lui semble. Le conflit est plus important qu'il peut nous paraître, à nous adultes, et joue certainement un très grand rôle dans ce qu'on appelle «la crise de la personnalité» (en allemand «Trotzalter»). Imposer de force à l'enfant un rythme pour lequel il n'est pas encore mûr, c'est en faire un révolté agressif ou un soumis révolté, la soumission étant toute de surface et la révolte n'attendant alors qu'une bonne occasion pour se manifester, non pas nécessairement à l'égard des parents, mais peut-être à l'égard du maître d'école, du patron ou de toute autorité et de toute discipline. Attendons donc que notre enfant soit mûr pour cette discipline, proposons-la lui com-

me un cadeau qu'il pourra nous faire, et nous aurons évité de faire de l'obéissance une contrainte, contre laquelle il se révoltera toute sa vie; nous aurons contribué grandement à en faire un acte d'amour (ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle pourra devenir un acte de raison). Ne serait-ce pas en bonne partie au rôle éducatif des parents dans ce domaine que nous devons l'aversion si répandue contre la contrainte, les lois, l'autorité? Je ne pense pas que notre besoin inné de liberté suffise pour l'expliquer.

Notre attitude lors du complexe d'Oedipe n'est pas moins importante. Nous avons parfois de la peine à accepter que notre fils se regimbe contre le père qu'il devrait respecter, qu'il le nargue ou se ferme obstinément à lui. Pourtant il s'agit pour nous, pères, d'amener notre enfant à renoncer à nous écarter pour prendre notre place, tout en lui permettant de ressentir et d'exprimer ses tendances naturelles de petit rival. Ici aucune recette n'est valable, sauf celle-ci: mettons-nous à la place de cet enfant et ne nous offusquons pas de ce qui lui vient naturellement au cœur; s'il se sent compris, cela nous confèrera l'autorité nécessaire et suffisante pour lui refuser avec amour ce qui doit lui être refusé, pour dresser devant ses désirs naturels les barrières que commande la réalité: «maman est à moi;

plus tard tu pourras avoir une femme que tu pourras aimer et qui t'aimera, comme moi j'aime maman». Et nous pourrons devenir tout naturellement un guide et un modèle qu'il désirera imiter, du moins si nous avons réussi nous-mêmes cette évolution jusqu'au normal.

Vous savez que de l'heureuse liquidation du complexe d'Oedipe dépend non seulement pour un fils la possibilité — en s'identifiant à son père — de devenir à son tour un homme viril, un époux normal, un père sain, mais celle de réussir une activité qui réponde à ses aptitudes et à ses possibilités. Que de fils ont manqué leur carrière parce qu'elle était considérée (si l'on peut dire) par leur inconscient comme interdite, que la réussite était assimilée par cet inconscient à un acte hostile contre le père! Tel jeune homme, bien préparé à ses examens universitaires, est pris de panique le jour où il va les commencer et doit renoncer à s'y présenter, sans savoir qu'une loi intérieure inconsciente lui interdit de les réussir parce que ce serait faire mieux que son père et que cela est considéré comme une faute grave pour sa mentalité inconsciente. Et cet échec l'empêche d'embrasser la profession pour laquelle il était fait.

Tel autre se présente aux examens, mais il est affecté d'un «blanc» total à la branche où il était le mieux préparé. Résultat: il doit interrompre des études pour lesquelles il avait une véritable vocation.

Mais, à côté de ces cas spectaculaires (comme on dit aujourd'hui), une foule de cas moins frappants trahissent un conflit oedipien mal liquidé: demi-réussite dans la vie professionnelle, manque de mordant dans la lutte pour la vie, difficultés à travailler, fatigue disproportionnée à l'effort apparent. Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les manques qui en résultent, et aussi si je me mettais à décrire les conflits familiaux plus dramatiques provenant du conflit du fils avec le père et qui finissent parfois tragiquement lorsque le père se durcit par trop à l'égard d'un fils trop peu résistant (suicides d'adolescents). Mais vous n'êtes pas venus ici pour entendre parler d'échecs.

Ce sont pourtant les échecs, les névroses de caractères\* qui nous ont révélé où les parents avaient manqué involontairement, et comment ils devraient s'y prendre pour éviter ces échecs à leurs enfants, comment les aider à devenir des hommes normaux. Ceci je viens de l'esquisser brièvement pour le garçon dans la situation oedipienne.

---

\* Névrotes qui se manifestent essentiellement par des troubles du caractère.

Pour la fillette, je résumerai comme suit les devoirs pédagogiques de sa mère envers elle au point de vue qui nous occupe (l'évolution normale de la vie affective, sexuelle et intellectuelle): avoir accepté son destin de femme, son sexe et sa mission, s'être réalisée le plus possible dans ce destin en étant devenue femme dans toute l'acceptation du mot, et donner ainsi à la fillette l'exemple de ce qu'elle doit ou peut normalement devenir, afin que cette fillette ait envie de devenir «comme maman»; n'être pas opposée à l'homme mais l'accepter dans son rôle viril d'époux et de chef de famille; accepter aussi ce lien secret oedipien entre la fillette et son papa, sans en vouloir à cette rivale, et en l'aidant à renoncer au père en faveur de projets d'avenir (remarquons que cette rivalité se manifeste rarement directement, bien plus souvent par des moyens détournés, sous forme d'opposition dans d'autres domaines, toilette, ordre, obéissance).

Le même devoir de compréhension nous est imposé par les rivalités entre frères et soeurs qui, bien liquidés, ne seront pas plus tard un obstacle à la collaboration avec les autres, avec les concurrents, avec les hommes d'une autre classe, d'un autre parti ou d'un autre pays. Pour qu'une saine collaboration — qui n'exclut pas une saine rivalité, cela va de soi — puisse s'établir à l'âge adulte, il faut que l'individu ait donné une solution saine à la rivalité entre frères et soeurs. Trop souvent les parents, en blâmant cette rivalité et l'agressivité qu'elle comporte, poussent à son refoulement. Devenant ainsi inconsciente, elle reste au fond de nous comme un bloc intact et commande nos rapports avec les autres: ils manquent de liberté; nous n'osons pas être ce que nous sommes, nous défendre et nous affirmer; nous avons la paix avec les autres extérieurement, mais une paix peu sincère, d'où jaillissent inmanquablement les aiguillons d'une agressivité non liquidée. Et ceci tout le long de notre vie, avec des gens de toute espèce. Que les parents laissent cette rivalité et cette agressivité devenir bien conscientes, au lieu de pousser à leur refoulement par le blâme; ils pourront alors en discuter avec leurs enfants, lorsque ceux-ci seront en âge de le faire; ou bien alors ce conflit se liquidera de lui-même, comme je l'ai vu dernièrement chez mes propres petits-enfants au moment où la situation paraissait sans remède et où nous étions en train de douter de la justesse de nos principes éducatifs!

Ne pas avoir le droit d'exercer ses facultés, de les mettre en valeur, parce que cela équivaldrait à écraser son frère ou sa soeur et que cela est lié à des sentiments inconscients de culpabilité, voilà une source fréquente de moindre rendement.

C'est dans l'enfance que la liquidation des conflits de jalousie doit commencer, et c'est grâce à notre compréhension qu'elle pourra le mieux le faire ou plutôt le moins difficilement le faire.

Vous aurez sans doute remarqué que les moyens éducatifs que nous dicte la psychanalyse se réduisent essentiellement à une compréhension plus grande de ce qui se passe chez l'enfant, de ce qui se passe chez tout enfant du fait que la base de sa vie psychique (vie affective, développement de la pensée, activité) est un instinct irréprouvable. Ici compréhension ne veut pas dire: tout laisser faire. Cela veut dire: chercher d'abord à comprendre ce qui se passe dans l'enfant, même s'il n'en est pas conscient et par conséquent ne l'exprime pas. Puis lui offrir le plus de possibilités pour la satisfaction de ses besoins, en donnant un but sublimé aux instincts qui ne peuvent être satisfaits directement: l'instinct sexuel, vous le savez, se sublime non seulement dans les affections à teintes non sexuelles, mais en activités que l'enfant puisse aimer; en intérêts (importance que l'école lui propose des sujets d'étude capables de captiver, de capter ses forces d'amour); les tendances agressives trouvent un abondant emploi dans tous les efforts que demande le jeu, l'étude, la recherche, la maîtrise de soi-même, les rivalités saines.

Enfin: dresser les barrières là où elles doivent être mises (le père qui se laissait battre par son garçonnet); opposer la réalité comme limite aux désirs de l'enfant; mais faire cela non pas en lui reprochant de désirer telle ou telle chose, ou de vouloir atteindre telle satisfaction, mais en lui montrant l'impossibilité de la chose.

Il ne s'agit donc plus d'empêcher l'instinct de venir troubler le travail de l'écolier, mais d'utiliser cet instinct dans le travail. Il n'y a pas de mauvais instincts, comme il n'y a pas de bons instincts. Les instincts ne sont ni bons ni mauvais, mais ils deviennent un obstacle à l'éducation lorsque nous ne leur donnons pas satisfaction suffisante soit directement soit d'une façon sublimée, lorsque nous ne les utilisons pas. Ce chargement d'attitude à l'égard de l'instinct comporte un bouleversement plus considérable, dans notre manière de penser et d'agir, qu'il ne paraît quand on en parle théoriquement comme je le fais en ce moment. Il s'agit pour nous de ne plus réagir aux actions et réactions de l'enfant uniformément, en les classant en bonnes et mauvaises, suivant qu'elles sont dans le sens où nous voulons ou pas, qu'elles ne troublent pas le travail ou qu'elles

le troublent, qu'elles nous sont agréables ou désagréables, etc, mais de pénétrer au-delà de son comportement et de tâcher d'accéder aux motifs de ses actes ou de son attitude.

Pour cela il faut du temps, mais c'est du temps gagné; il faut la patience que seule nous confère la conviction que tout peut être compris ou le sera un jour; il faut vouloir aider plus que punir; il faut être convaincu que nous ne pouvons rien forcer — du moins sans dégâts (la guérison momentanée par la menace) — et que seule une attitude affective et psychologique juste nous mènera au but. Nous n'ignorons pas les obstacles énormes qui s'opposent à l'adoption et au maintien de cette attitude, et combien la vie bousculée, les programmes, les classes nombreuses viennent annihiler tant de bonnes intentions. Ces obstacles ne doivent pas nous empêcher de tourner nos regards vers les principes que nous avons reconnus comme justes, en cherchant à leur obéir dans la mesure où la réalité le permet.

Je remarque que, si j'ai beaucoup parlé de sublimations des instincts et des instincts en général, je n'ai pas énuméré ces instincts dans le détail de leurs manifestations premières et directes: instincts de domination et de possession, de destruction, besoins de contact physique, d'exhibition, curiosité sexuelle, tendances agressives primaires. Il importe que l'éducateur ait à leur égard l'attitude la plus juste possible; qu'il ne les redoute pas ni ne veuille les ignorer; qu'il les accepte en les considérant comme des forces à capter et à diriger, ou plutôt des forces auxquelles nous avons à donner des buts acceptables. C'est toute la question de l'éducation sexuelle qui s'ouvre ici, et je ne puis l'aborder sous peine de vous infliger une seconde conférence; je vous renvoie à ce que d'autres et moi-même avons écrit sur ce sujet, et je suppose bien qu'il reviendra sur le tapis au cours de l'entretien qui suivra mon exposé.

Vous savez peut-être quelle importance nous attachons à cette éducation et quels avantages nous attribuons à ce que nous en prenions l'entière responsabilité, nous parents, étant donné le lien profond qu'elle crée entre nous et nos enfants quand nous l'assumons, et la séparation importante qu'elle creuse quand nous reculons devant elle. Pour répondre au besoin de nos enfants d'être aidés par nous dans ce domaine, il est indispensable naturellement que nous, tant parents qu'éducateurs professionnels, soyons libérés des tabous de l'enfance et que nous puissions agir avec un naturel authentique. Nous reviendrons dans un instant sur ce sujet a propos

de ce qui est requis de nous psychologiquement pour que nous soyons en état de former des hommes normaux.

Mais avant d'aborder ce sujet, et comme complètement qui devrait aller sans dire à mon exposé, j'aimerais remarquer en une très brève parenthèse que bien entendu la psychanalyse ne prétend pas — en donnant cette ouverture sur l'inconscient et les conséquences qui en découlent — remplacer les moyens éducatifs qui s'adressent au moi conscient et qui gardent toute leur valeur. Elle ne nous dispense pas non plus de tenir compte des stades intellectuels de l'enfant; car si nous n'en tenons pas compte nous faussons tout son développement. Elle nous permet seulement d'agir avec beaucoup plus de sûreté à l'égard de ce qui échappe au moi de l'enfant et à notre propre moi ( si nous sommes insuffisamment éclairés sur l'inconscient, sur notre inconscient avant tout). Mais cet avantage nous le considérons comme d'un très grand prix pour nous tous qui avons à faire à l'enfant, si nous voulons le traiter avec le respect de sa nature qui seul permet d'agir efficacement et durablement.

\* \* \*

J'ai fait allusion il y a un instant à ce qui est requis de nous psychologiquement pour que nous soyons en état de former des hommes normaux. Il est temps que nous abordions ce sujet essentiel et qui nous touche affectivement si profondément.

Ce qui est requis de nous, c'est d'être ce que nous voudrions que deviennent nos enfants. Car — nous l'avons souligné dès le début de cet exposé — quoi que nous disions, fassions ou pensions consciemment, c'est ce que nous sommes qui agit sur eux. Ce qui est requis, c'est d'«être cela» ou tout au moins d'y tendre avec sincérité et persévérance en étant conscient de ce qui nous en sépare et de ce qui nous empêche de l'être. J'insiste sur cette atténuation («y tendre» mis à la place de «être cela»), car seule cette position est stimulante; l'exigence absolue «être cela» nous décourage, cela est inévitable; elle nous décourage parce qu'irréalisable donc anti psychologique.

Notre influence est donc faite pour la plus grande part de ce que nous sommes au fond de nous. L'enfant nous sent, nous flaire si j'ose dire. Il sent non seulement ce que nous montrons, (courage, franchise) mais ce que nous cachons (peur, mensonge);

non seulement ce que nous voulons être (volonté de courage et de franchise) mais ce que nous sommes en réalité (crainte, peur de nous montrer tels que nous sommes). Il sait si nos sentiments profonds sont ceux que nous affichons. Il sent si notre attitude profonde dans le domaine sexuel est en harmonie avec ce que nous disons. C'est donc notre exemple profond, inconscient, qui forme le caractère de nos enfants. C'est notre virilité réelle qui fait de nos fils des hommes réellement virils; c'est notre fausse virilité qui en fait des vantards inconsistants.

En résumé nos enfants ont besoin d'une mère affectueuse d'abord, mais non-possessive envers eux; mère féminine; ensuite d'un père permettant à ses fils par son attitude de devenir ses répliques, des hommes sains à leur tour.

On conçoit qu'un père qui est resté un enfant gâté et qui traite son épouse comme si elle était la mère qui doit subvenir à ses besoins et le diriger comme un enfant, on conçoit qu'en tel père ne puisse donner l'exemple de la normale à ses enfants. On conçoit qu'une mère qui n'a pas accepté sa destinée de femme et qui joue inconsciemment un rôle viril dans la vie, tout en étant plus ou moins hostile à l'homme, on comprend qu'une telle mère ne puisse pas inspirer à ses filles une attitude féminine normale ni donner à ses fils une notion juste de la femme. On conçoit que des parents en conflit perpétuel à cause de leur fausse attitude dans la vie (mère dominatrice, père passif et révolté), on conçoit que ces parents soient un ferment de déséquilibre pour leurs enfants et ne puissent créer en eux une image saine et attrayante de l'amour conjugal et du mariage.

Une autre conséquence inévitable de notre non-normalisation (à côté du fait que nous ne sommes pas les exemples auxquels ont droit nos enfants), c'est que nous ne voyons pas leurs défauts d'évolution, ou bien alors c'est que nous leur sommes trop sensibles et que nous nous irritons induement contre eux. En outre, si nous sommes restés par trop enfants, par exemple que nous vivions beaucoup d'identifications, nous courrons le risque d'agir essentiellement par identification avec l'enfant, et alors nous lui accordons tout ce qu'il désire. Nous nous rangeons à ses exigences; il nous est impossible de lui refuser quelque chose ou de nous opposer à lui; et nous ne l'élevons pas au dessus de ses attitudes infantiles; nous ne l'élevons pas tout court. Sans doute nous aime-t-il beaucoup sur le moment

à cause de cela; peut-être nous le reprochera-t-il plus tard; et il aurait raison.

Il s'agit donc de nous normaliser, dans la mesure où cela est nécessaire et dans la mesure du possible. Comment parfaire notre évolution et notre éducation, pour nous rapprocher de cette normale? Ce perfectionnement n'est possible que dans la mesure où nous sommes clairvoyants sur nous-mêmes. Et notre clairvoyance est rarement aussi grande que nous le pensons. Ceux qui, comme nous, se sont soumis à une psychanalyse par nécessité professionnelle en savent quelque chose. Même ceux auxquels on reproche de trop s'analyser sont étonnés à quel point ils se trompaient sur eux-mêmes, s'ils ont le privilège de subir une psychanalyse qui les délivre de leurs ruminations en leur donnant une connaissance plus vraie d'eux-mêmes.

Pour être clairvoyants, il nous faut être sincères envers nous-mêmes. Or nous ne sommes jamais aussi sincères que nous ne nous le figurons. L'épreuve la plus redoutable pour notre sincérité est certes une cure psychanalytique. Mais sans avoir recours à une telle cure, nous pouvons nous exercer plus ou moins efficacement à une plus grande sincérité.

Nous ne sommes pas toujours flattés de ce que nous découvrons au fond de notre cœur. Nous y trouvons parfois des mesquineries infantiles, des jalousies qui nous paraissent stupides, des hostilités qui nous font l'effet de petites gens. C'est pourquoi il nous faut un effort persévérant pour pratiquer cette sincérité.

Evidemment le milieu dans lequel nous vivons peut, suivant son attitude, nous y aider ou au contraire nous rendre la chose difficile. Des partenaires sincères sont un encouragement; une famille qui fait le même effort de sincérité que soi-même rend la chose plus aisée. Et la sincérité envers soi-même a comme corolaire la sincérité envers autrui; une sincérité qui, pour être efficace, n'a besoin de pratiquer ni un abaissement systématique et malsain de soi-même, ni un abaissement d'autrui destiné à nous revaloriser, ni une exhibition complaisante soit de nos qualités soit de nos défauts — tout est dans l'esprit qu'on y met.

Des explications franches entre collaborateurs, entre patrons et ouvriers, peuvent donner des résultats inespérés, pourvu que les motifs inconscients ne soient pas trop considérables.

Le «Réarmement moral» (dont je ne fais pas partie, mais au sujet duquel j'ai été informé assez directement) a obtenu dans ce domaine des résultats re-

marquables au point de vue rapports sociaux et efficacité dans le travail. C'est un exemple qui fait réfléchir et qui est très encourageant.

Malheureusement la sincérité envers soi-même et les franches explications ne sont efficaces que dans la mesure où les conflits sont conscients. Dès qu'ils ont des racines inconscientes quelques peu importantes, force est bien de recourir à l'aide de personnes familiarisées avec l'inconscient, des psychologues qui ont subi une psychanalyse ou des psychiatres psychanalystes (qui ont naturellement, eux aussi, passé par cette épreuve).

Le recours à une cure psychanalytique classique est une assez grosse entreprise, tant au point de vue de l'épreuve psychique et affective qu'elle représente que de l'effort matériel (temps et argent) qu'elle exige. Elle vaut la peine d'être tentée, chaque fois qu'elle est vraiment indiquée, et la plus value qu'elle apporte dédommage amplement des sacrifices consentis. Elle peut même, dans beaucoup de cas, être considérée, au point de vue purement matériel, comme un bon placement, puisqu'elle augmente l'efficacité et les chances de réussite et vous protège en plus d'arrêts de travail et de séjours en clinique pour troubles nerveux.

Mais cette cure n'est pas toujours indiquée, ni nécessaire, ni possible. Dans ces cas des entretiens moins fréquents que ceux d'une cure psychanalytique peuvent rendre de grands services. Un psychiatre-analyste (ou analysé) va certainement plus droit au but dans des entretiens de ce genre que ce que nous pouvions faire avant de connaître et de pratiquer la psychanalyse. (Maeder).

Un des bienfaits de la cure classique, c'est d'avoir non seulement créé des notions psychologiques d'une utilité incontestables, mais bien plus de créer peu à peu ce qu'on peut appeler une mentalité psychanalytique, qui fait que le public, les parents en particulier, osent affronter plus ouvertement ce qui se cachait à leurs yeux de leurs propres sentiments et tendances, qu'ils ont moins peur d'eux-mêmes, et qu'ainsi une certaine dose de refoulement est supprimée. A ce propos, remarquons qu'il n'est pas nécessaire ni utile que tout refoulement soit supprimé; à quoi il faut viser, c'est à détruire ce qu'il y a d'exagéré dans nos refoulements, ce qui en eux nous paralyse dans notre activité et dans nos rapports avec les autres et accapare de trop grande forces de police. C'est une question de degrés.

\*